

De la production d'opium au trafic d'héroïne : l'économie du pavot chez les minorités ethniques du Nord de la Thaïlande

Bernard Vienne *

à la mémoire de Khun Wanat Bhruksasri

*« The fact is that highlanders and opium
did not come into the world as a married couple. »*

Chupinit Kesmanee

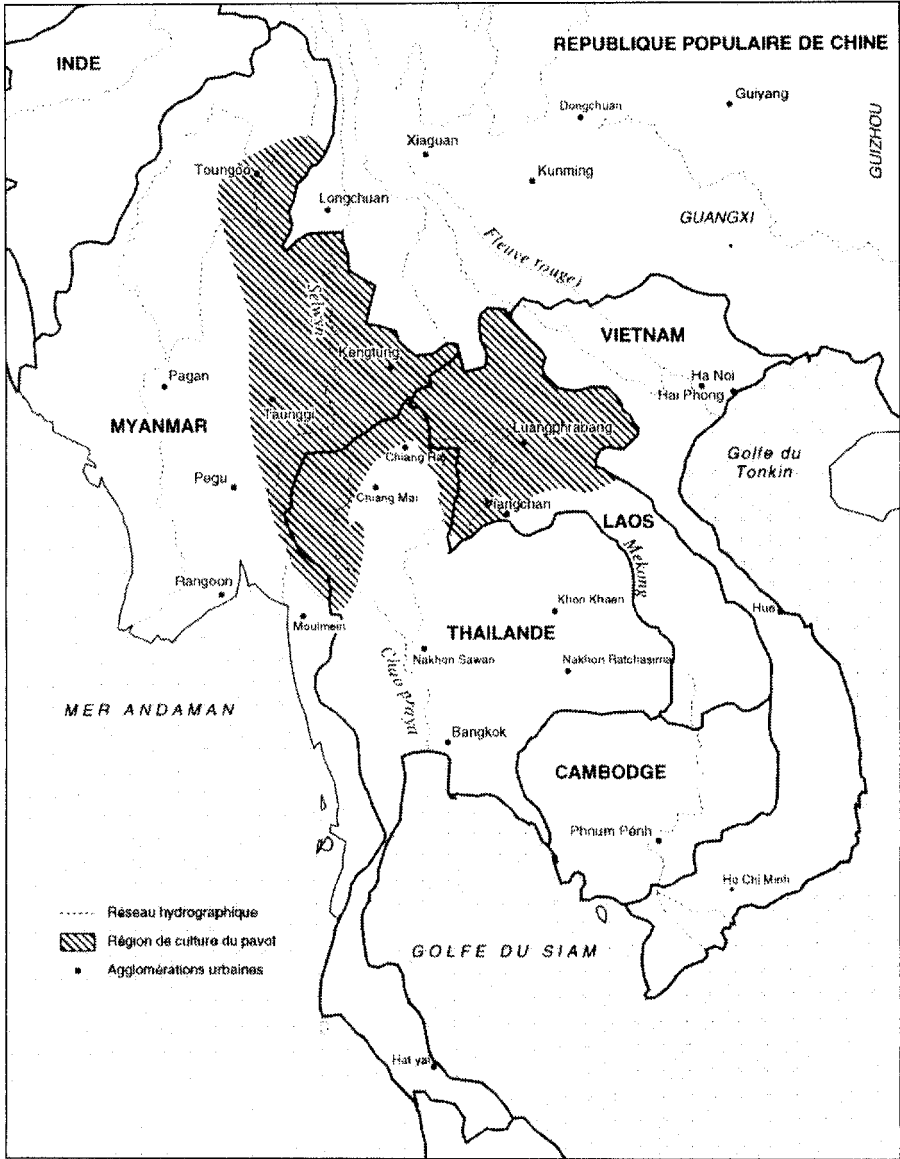
Au VII^e siècle, les marchands arabes introduisent l'opium en Chine comme plante médicinale ¹. Ils croyaient non seulement à ses propriétés médicinales mais à ses vertus. La plante, par exemple, était supposée donner du courage. La culture du pavot et l'usage de l'opium feront partie de l'expansion islamique en Asie du Sud-Est. L'habitude, parmi les Chinois, de fumer l'opium, que l'on mélangeait avec le tabac, ne date, elle, que du XVI^e siècle et ne se développa largement qu'au XVII^e siècle. Mais ce n'est que dans la première moitié du XIX^e siècle qu'en raison du commerce colonial, se développera la culture du pavot, *Papaver somniferum*, parmi les minorités ethniques occupant les hautes terres, en particulier dans le Sud de la Chine ². L'empire chinois, en butte aux pressions du commerce colonial britannique, désirant freiner les importations en encourageant une production locale, trouvait là un contexte écologique particulièrement propice à l'expansion de cette culture. Les minorités ethniques, parfois en lutte ouverte ou en opposition avec l'administration mandarinale, voyaient dans cette nouvelle culture un apport non négligeable – et particulièrement bien adapté dans le contexte montagnard – pour maintenir une certaine autonomie et rééquilibrer leurs relations d'échange avec les gens des plaines. Si la production de l'opium devint ainsi rapidement l'apanage de certaines minorités de montagnards, sa transformation et sa commercialisation, par contre, furent dès l'origine – et restent pour l'essentiel – entre les mains de *middlemen*

* Anthropologue de l'Orstom, Paris.

1 Le pavot (*Papaver somniferum*) est probablement originaire de l'Est du bassin méditerranéen, sans doute d'Anatolie. Les Sumériens décrivent la culture et la préparation de l'opium dès 5000 av. J.-C. Les Égyptiens le prescrivent dès 1600 av. J.-C. La littérature grecque (Homère, Theophrastus, Dioscorides) y fait référence dès le IV^e siècle av. J.-C. Hypocrate en préconise l'usage. On trouve aussi dans la littérature chinoise des références à son utilisation dès le II^e siècle.

2 Il est intéressant de noter que dans leurs mythologies, les montagnards attribuent souvent au pavot une origine qui fait référence aux « farang », aux Européens.

Figure 1 – La culture du pavot dans le Triangle d'or



appartenant aux ethnies des plaines, en relation avec le milieu d'affaires urbain et le pouvoir politique central.

Pour des raisons d'ordre beaucoup plus historique que culturel, la culture du pavot est pratiquée essentiellement par des groupes ethniques minoritaires, trans-frontaliers. En Thaïlande, par exemple, les populations qui s'adonnent à cette culture sont d'immigration récente³.

C'est l'évidence d'une demande perçue comme quasi illimitée sur un marché contrôlé et porteur, dépourvu d'incertitude et offrant les garanties d'une bonne rentabilité, qui a pérennisé la culture de l'opium parmi certaines minorités ethniques, Yao et Hmong en particulier, mais aussi Lisu, Lahu et, à un moindre degré, Akha. Tous les groupes ethniques de montagnards ne sont pas au même titre des cultivateurs d'opium. Certains s'y adonnent systématiquement, au point que la culture du pavot a complètement et radicalement transformé leur économie. D'autres s'y adonnent à titre d'appoint ou épisodiquement, enfin certaines minorités ethniques, généralement des groupes qui pratiquent une agriculture sur jachère rotative, ne sont pas du tout concernés par la culture du pavot. C'est le cas des Karen, des Lua⁴, des H'tin, des Khamu.

Tableau 1 – Évolution de la production d'opium dans le Triangle d'or (en tonnes)

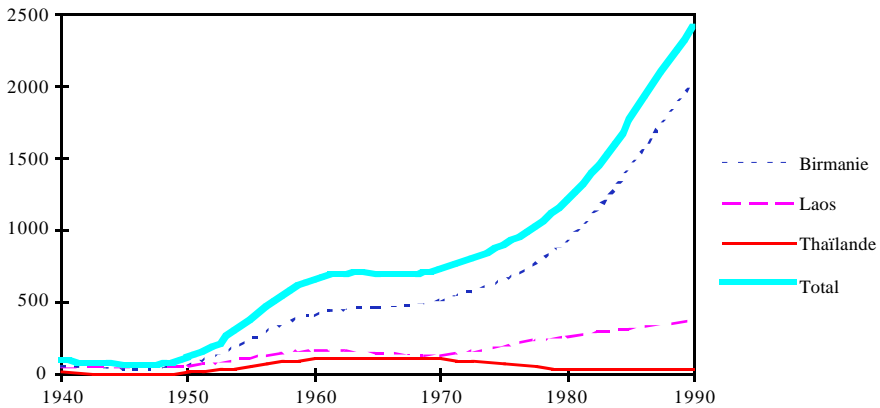
	Birmanie	Laos	Thaïlande	Total
1940	40	30	7	80
1950	50	40	8	98
1960	400	150	100	650
1970	500	120	100	720
1980	900	250	30	1 200
1990	2 000	350	30	2 400

Les Hmong et les Yao ont développé au cours de ce siècle des économies fondées sur la culture du pavot et la production de l'opium, au point de s'en remettre à la vente de l'opium pour se procurer le riz nécessaire à leur subsistance. Chez les Hmong, par exemple, on a pu évaluer à 70 à 80 % la surface des terres dévolues à la culture du pavot et à seulement 20 à 30 % celle consacrée au riz d'altitude⁴. En termes d'implication économique, d'investissement, d'activité, de temps de travail, la culture du pavot devient alors l'activité et la préoccupation essentielles.

3 On évalue à 562 139 personnes, réparties en neuf groupes ethniques, la population des Chao Khao, les minorités ethniques montagnardes.

4 Les données publiées par Geddes [1976], pour les années soixante-dix, donnent 83 % des surfaces cultivées réservées à l'opium pour 17 % au paddy. Les données de Cooper [1984], pour l'année 1974, attribuent seulement 43 % des surfaces cultivées au pavot contre 57 % au riz. Elles montrent un faciès plus équilibré et laissent entendre de grandes disparités au sein d'un même groupe ethnique.

Figure 2 – Production d'opium dans le Triangle d'or



Il existe des différences importantes de choix et d'orientation parmi les groupes producteurs : la double économie des Yao et des Hmong en est une. Les Lisu, tout en étant également producteurs, préservent un certain équilibre (culture du riz sur brûlis, chasse, collecte) de leur cycle d'autosubsistance. Par contre, ils se sont investis, plus que d'autres, sur le marché local, dans le transport, le contrôle et la distribution de l'opium et de ses dérivés. La connexion très étroite entre Lisu et Chin Haw, les relations familiales et matrimoniales qui se sont nouées entre eux y sont sans doute pour quelque chose. Chez les Akha, la culture du pavot reste une stratégie marginale⁵ ou une réponse à des pressions extérieures (Chin Haw, *warlords*, groupes militaires et paramilitaires...). Elle s'est peu intégrée à leur économie de subsistance qui reste étroitement fondée sur le riz d'essartage. Par contre, dans plusieurs communautés, en particulier dans celles qui sont issues de regroupements administratifs, on observe une tendance au redéploiement de la culture du pavot, après qu'elle a été officiellement abandonnée, dans une sorte d'économie informelle marginale, induite par une paupérisation accrue, comparativement à d'autres groupes ethniques, un faible niveau de développement et d'intégration ainsi qu'un taux relativement élevé de toxicomanes. La culture du pavot est aussi tributaire de l'insuffisance en riz.

La production de l'opium n'est pas une activité perçue de la même manière par les différents groupes du système montagnard polyethnique⁶ et n'est pas tou-

5 Ce qui ne veut pas dire que les quantités produites soient insignifiantes mais qu'elles dépendent de facteurs exogènes. Dans le contexte myanmar, les bandes armées qui « rackettent » les montagnards prélèvent chez les Akha plus de riz que d'opium.

6 Cf. B. Vienne [1989, 1991 et 1996] pour une définition du concept et son application au Nord de la Thaïlande. Les limites repérables des systèmes sociaux ne sont pas induites par l'identité ethnique. Cf. E. R Leach. [1954] : « There is no intrinsic reason why the significant frontiers of social systems should always coincide with cultural frontiers... In the Kachin Hills Area as a whole we find a considerable number of named groups culturally distinct or partly distinct... A study of Kachin social organisation cannot therefore proceed in the classical manner which treated culture groups as social isolates... I assume that within a somewhat arbitrarily defined area – namely the Kachin Hills Area – a social system exists... The valleys between the hills are included in this area so that Shan and Kachin are, at this level, part of a single social system. »

jours simplement évaluée comme une alternative économique. Certains groupes n'ont aucune propension à développer cette culture même si, dans certains cas, le taux de toxicomanes parmi eux s'avère sensiblement plus élevé que parmi des groupes producteurs. Il n'y a là rien de paradoxal. L'utilisation de l'opium est à l'échelle du système montagnard dans son ensemble. Ceux qui le produisent, comme les Hmong, acquièrent souvent une conscience plus aiguë des méfaits potentiels de sa consommation. La culture du pavot peut même être perçue comme contrevenant à leur propre système de valeurs ou à leurs stratégies d'intégration à la communauté nationale thaï. C'est ainsi que certains villages, parmi des populations qui « traditionnellement » cultivaient le pavot, en ont abandonné la pratique, faisant leurs les objectifs et recommandations du gouvernement à cet égard. La personnalité éminente de certains leaders parmi ces minorités ethniques de montagnards joue, dans ce cas, un rôle essentiel qu'on n'a pas toujours bien perçu ni évalué à sa juste mesure. À l'inverse, dans les conditions de transformation du système montagnard sous l'impact du développement, des populations n'ayant aucune attache avec la culture du pavot l'adoptent comme, pourrait-on dire, une stratégie de survie⁷. Mentionnons également une population « d'hommes de nulle part⁸ » qui circulent à travers les montagnes, souvent des Karen toxicomanes ou des paysans sans terre d'origine Khon Muang⁹, qui développent un essartage sur pente, dans des conditions plus ou moins précaires, et adoptent parfois cette culture pour leur propre compte.

Culture du pavot et production de l'opium

L'agriculture des montagnards du Nord de la Thaïlande, organisée autour de la culture du riz sur pente, procède soit de la culture itinérante sur brûlis (Hmong, Yao, Lahu, Lisu, Akha), soit d'une culture sur jachères rotatives de longue durée (Lua', Karen, Khamu, H'tin). En fonction de l'organisation du cycle agricole annuel, l'agronome Chantaboon¹⁰ propose de classer les systèmes de culture des montagnards du Nord de la Thaïlande comme relevant de quatre types principaux.

1. Système de cultures associées (cultures mélangées sur un même essart). C'est le système d'organisation des cultures le plus fréquemment observé. Il s'organise autour de la culture annuelle du riz sur pente souvent associée à celle du maïs et de l'opium. Une part importante de la surface de l'essart est réservée à d'autres cultures associées (sorgho, millet, piment, aubergine, taro, manioc,

7 C'est le cas, en particulier, de certains Karen soit pour des raisons de disponibilité foncière insuffisante, soit en raison de la toxicomanie, ou des Khon Muang des plaines ayant perdu leurs terres, suite à la spéculation qui accompagna la « révolution verte », qui viennent tenter de s'installer dans ce contexte montagnard.

8 Appellation qui a cours parmi les montagnards pour faire référence à des individus plus ou moins marginaux, n'appartenant pas d'évidence à une communauté bien identifiée du système social montagnard. Désigne aussi par extension les travailleurs saisonniers. Cf. Cooper [1984] : « The nowhere-men are to the hills of Northern Thailand what the wandering cowboys were to the ranchers and settlers of the early American West. »

9 Ethnonyme par lequel s'autodésignent les paysans thaï des plaines du Nord de la Thaïlande (Chiang Rai, Chiang Mai) qui pratiquent la culture irriguée du riz.

10 J. McKinnon, B. Vienne [1989]. Chantaboon Suthi est l'actuel directeur du Tribal Research Institute.

pois et autres légumineuses...). La disposition des cultures dans l'essart est fonction des commodités et de l'emplacement qui convient, au mieux, à chaque culture.

2. Système de cultures successives (cultures se succédant sur un même essart). C'est le système de culture classique et favori des essarteurs sur brûlis. Il associe, dans cet ordre, maïs, riz et opium. Le maïs est planté tout au début de la saison des pluies, suivi par le riz, récolté plus tardivement (novembre-décembre). Après la récolte du maïs (septembre), on sème le pavot. L'opium est récolté en janvier-février.

3. Système de culture en relais (présence simultanée de cultures en succession). Similaire au précédent, il s'apparente aussi au premier type. La culture du riz pour la consommation humaine est associée à celle du maïs pour la consommation animale.

4. Système de monoculture. Tout à fait exceptionnel dans le contexte d'une agriculture de subsistance traditionnelle, ce modèle résulte des techniques de cultures promues par les projets de développement, en particulier dans les programmes de cultures de substitution (chou, soja, gingembre...).

Ces diverses tendances connotent plus des principes d'organisation qu'une véritable typologie des systèmes de culture. En pratique on retrouve, peu ou prou, chacun de ces principes dans l'organisation concrète des essarts autour d'un modèle dominant.

Tableau 2 – Le cycle agricole annuel

Janv. Fév. Mars Avril Mai Juin Juil. Août Sept. Oct. Nov. Déc.									
Saison		Saison chaude		Saison des pluies				Saison fraîche	
Système de culture	Récolte de l'opium	Prép. Brûlis	Semis du riz et du maïs		Récolte du maïs	Semis pavot	Récolte du riz		
Riz		Brûlis	Semis	Désherbage			Récolte		
Maïs			Semis		Récolte				
Opium	Récolte	Brûlis				Semis	Désherbages		

Non seulement la récolte de l'opium tombe de façon providentielle à une époque différente de l'année que celle du riz et du maïs, mais le même essart peut supporter une mise en culture annuelle, maïs/pavot pour sept ans ou plus, alors qu'elle n'est que de une à deux années pour le riz, avant que l'épuisement du sol ne diminue par trop les rendements.

La culture du pavot demande d'abord de pouvoir disposer d'une écologie favorable. Les régions calcaires aux sols meubles et alcalins, aux conditions clima-

tiques tempérées, c'est-à-dire situées à une altitude variant de 1 000 à 2 000 mètres au-dessus du niveau de la mer, lui conviennent tout à fait et délimitent, dans la zone climatique intertropicale, une zone de production en Asie du Sud-Est, connue sous l'appellation de Triangle d'or qui s'étend sur quelque 230 000 kilomètres carrés des États kachin en Birmanie jusqu'au Nord de la Thaïlande en passant par les États shan, la province chinoise du Yunnan et le Nord du Laos. On dit que le pavot aime les températures fraîches et pousse d'autant mieux que les lignes de crête qui dominent les essarts sont couvertes périodiquement par des brouillards occasionnels. Pratiquement, la limite supérieure en altitude de la culture du riz sur pente coïncide avec la limite inférieure de la culture du pavot. La meilleure altitude pour cultiver l'opium est entre 1 000 et 2 000 mètres alors que le riz ne pousse bien qu'en dessous de 600-800 mètres. Pour les montagnards, l'économie dualiste du riz et du pavot impose la recherche constante d'un compromis dans leur gestion du milieu.

Le terrain est défriché en mars-avril en même temps que les essarts consacrés au riz. On laissera sécher l'abattis jusqu'en fin de saison sèche, fin avril-début mai, où l'on pratique le brûlis. Les semis n'auront pas lieu avant la fin de la saison des pluies, fin septembre-début octobre. Pour éviter l'érosion du sol de surface et la déperdition des éléments nutritifs pendant la saison des pluies, on sème une plante à croissance rapide, généralement du maïs ou diverses légumineuses, mais aussi des choux, des pommes de terre, du tabac... Le maïs donne d'excellents résultats :

« Cette dualité maïs/opium est bien adaptée aux conditions. Planter le pavot après le maïs, non seulement minimise le travail de préparation des sols, mais réduit aussi la nécessité du désherbage. Non seulement le maïs maintient les sols en bonnes conditions pour la plantation ultérieure du pavot, mais c'est la source principale de nourriture pour les porcs et les volailles et aussi la matière première pour la fabrication de l'alcool. » [Chantaboon, 1991.]

On le récolte en août-septembre juste avant les semailles de pavot.

Après la récolte, les souches des plans de maïs coupés sont parfois utilisées comme couvert végétal de protection des semis de pavot. Ils laissent suffisamment passer la lumière du soleil pour une bonne germination des graines, ils abaissent la température des sols, réduisent la perte d'humidité et maintiennent une meilleure condensation.

L'altitude, néanmoins, limite l'usage du maïs comme plante de couverture. Pour cette raison et malgré des avantages évidents, on lui préfère, parfois, d'autres couverts.

Au début septembre, le sol est soigneusement désherbé, retourné, émotté et ratissé. Après cette préparation minutieuse du sol, les graines sont semées à la volée et ensuite légèrement recouvertes en surface. En novembre, quand la germination est achevée et que les pousses ont atteint quelques centimètres de hauteur, le champ est de nouveau biné et ratissé pour égaliser le sol autour des plants, éclaircir les semis lorsqu'ils poussent trop serrés, et désherber. Du tabac et diverses légumineuses sont souvent plantés dans les mêmes essarts. Outre de limiter la pousse des herbes, ces cultures associées contribuent à fixer l'azote et à enrichir les sols. Un deuxième éclaircissement suivi d'un désherbage a lieu fin

décembre. Ce double désherbage – qui représente un investissement en temps de travail important – est essentiel à l'obtention d'une bonne récolte. On récolte les légumes et on maintient le sol propre pour la dernière phase de la croissance du pavot.

L'opium arrive à maturité en janvier-février. La récolte a lieu après la floraison, quand les bulbes grossissent et perdent leurs pétales. Les bulbes sont alors incisés à l'aide d'un couteau à triple lame, agencée de telle sorte qu'il est possible de contrôler la profondeur des incisions. Il faut éviter que la sève s'écoule trop vite et tombe à terre ou qu'elle se collecte à l'intérieur des bulbes, en raison d'incisions trop profondes. La sève s'écoule par les entailles, s'oxyde à l'air et coagule en une résine brunâtre. On attendra plusieurs heures – quatre à cinq – avant de la recueillir. Choisir le moment adéquat pour le faire requiert une certaine expérience. Les bulbes sont généralement incisés tôt le matin avant l'apparition du plein soleil. La résine est récoltée dans l'après-midi. L'incision des bulbes se pratique aussi en fin de journée, la résine étant récoltée le lendemain matin au lever du jour¹¹. L'incision des bulbes est généralement un travail dévolu aux femmes¹². Les bulbes peuvent ainsi être incisés plusieurs fois – jusqu'à trois ou quatre fois – avant de sécher. La récolte achevée, il n'est pas rare qu'une offrande soit faite aux « esprits du lieu » avant que l'on abandonne le *rai* à la jachère ou qu'on le remette en culture¹³. L'opium brut est ensuite compacté en pain d'environ un kilo¹⁴, emballé dans des feuilles de bananier ou de papier et stocké dans des containers en vannerie en attendant d'être vendu à des trafiquants ou des colporteurs.

La culture de l'opium demande un fort investissement en facteur-travail, ce qui, dans les conditions qui sont celles de l'économie des montagnards, limite considérablement les surfaces plantées par maisonnées, pas plus de 2,5 *rai* en moyenne par famille et jusqu'à 5 voire 6 *rai* en recrutant des travailleurs temporaires. Elle nécessite de mobiliser le travail des femmes et des enfants, non seulement pour la récolte, mais pour la préparation du sol et les deux désherbages. Dessaint [1982], dans son étude sur l'économie des Lisu, arrive néanmoins à la conclusion que l'investissement en temps de travail dans la culture du pavot rapporte économiquement deux fois plus que celui investi dans la culture du riz.

Le rendement est de l'ordre de 1 à 2 kilos/*rai*, pouvant aller jusqu'à 3 kilos et plus en cas de culture intensive utilisant des engrais. On observe également une variation due aux savoir-faire, aux traditions et à la place qu'occupe la culture du pavot dans l'économie. On peut ainsi faire apparaître, malgré des modes de culture tout à fait homogènes, une certaine disparité dans l'évaluation de la capacité de production et des rendements par groupe ethnique [Geddes, 1976] qui traduit

11 C'est une alternative, un choix en fonction des habitudes et de l'orientation des champs.

12 En raison des risques d'intoxication, les femmes n'emmènent pas leurs très jeunes enfants comme il est souvent d'usage pour d'autres tâches.

13 Le *rai* désigne l'essart, distingué du *naa*, le champ, la parcelle irriguée. C'est aussi, en Thaïlande, l'unité légale de surface. Un *rai* vaut 1 600 mètres carrés. Les montagnards, pour la plupart, forment ce que j'ai proposé d'appeler des « sociétés non territoriales » [Vienne, 1991] constituées en communautés villageoises autonomes dispersées. D'où l'idée d'une propitiation aux « vrais propriétaires » des lieux qui ne peuvent être que les esprits tutélaires d'autres groupes ethniques.

14 L'opium est mesuré en *joï*. Un *joï* = 1,6 kilo. D'autres mesures sont également utilisées, souvent fonction des usages propres à tel ou tel groupe ethnique. [cf. Geddes, 1976].

une plus ou moins grande implication économique dans la culture du pavot. Le rendement moyen varie de 0,8 kilo/*rai* pour les Akha, 1,1 à 1,3 pour les Lisu et les Hmong, à 1,7 kilo/*rai* pour les Yao.

Le recours au travail temporaire d'autres groupes ethniques permet aussi de réduire en partie cet investissement en temps de travail, fonction essentiellement de la capacité productive du groupe domestique, en particulier en période de récolte, même si cette solution entraîne des réticences car on a peur que la main-d'œuvre temporaire ne détourne à son profit une part de l'opium récolté.

On a pu calculer [Geddes, 1976, citant D. Miles] que cela prend cinq minutes pour un cultivateur d'inciser une centaine de bulbes et plus de huit minutes pour récolter la résine. Sur la base théorique de huit heures de travail continu par jour, il faudrait, dans ce système de production, compter un mois pour faire la récolte d'un seul *rai*. On évalue à une moyenne de 2,3 *rai* par personne la capacité de mise en valeur potentielle.

Il existe plusieurs variétés de pavot. Elles sont souvent mélangées lors des semis, ce qui permet aussi d'étaler la récolte dans le temps. On les distingue principalement les unes des autres par la couleur des fleurs et leur plus ou moins grande précocité¹⁵.

Aujourd'hui où la répression s'est renforcée, où les programmes d'éradication des cultures trouvent dans l'usage d'images satellites une efficacité accrue, où les communautés villageoises sont de plus en plus conscientes qu'il leur faut, contraintes ou de plein gré, trouver à terme d'autres alternatives, les montagnards qui continuent à cultiver le pavot, par choix ou nécessité, mettent en œuvre des stratégies plus complexes, mieux adaptées à la conjoncture actuelle. Au lieu d'exploiter l'environnement immédiat, ils ouvrent des essarts loin de leurs villages, dans d'autres provinces, dans des zones souvent choisies en raison des difficultés d'accès. On cultive sur des parcelles plus petites et dispersées, plus difficiles à repérer. L'utilisation d'engrais, de pesticides et d'herbicides permet aussi, en augmentant les rendements, de diminuer les surfaces cultivées.

L'opium comme culture de rapport a divers avantages. Quoiqu'il requière souvent plus de soin que d'autres cultures, quand il a été récolté, il se conserve facilement de deux à trois ans. Il est facile à entreposer et atteint un bon prix sur un marché garanti. Ceux qui le commercialisent sont prêts à parcourir chaque année les montagnes pour l'acheter. Souvent, ils vendent le riz à crédit pendant la période de soudure, à la fin de la saison des pluies avant la récolte du riz, et se remboursent en opium. Cette forme de crédit permet aux groupes domestiques

15 Les plus communes sont les suivantes :

- La variété à fleurs blanches, bien qu'elle donne une bonne récolte, n'a plus guère la faveur des cultivateurs car elle produit une sécrétion trop fluide dont une partie tombe souvent à terre après l'incision des bulbes.
 - La variété pourpre à petits bulbes. Elle est réputée du point de vue médicinal. Rendement très moyen.
 - La variété à fleurs rouges que l'on dit avoir été importée du Laos par les Hmong et les Yao il y a une vingtaine d'années.
 - La variété à pétales rouges et blancs. Variété apparue en Thaïlande sensiblement à la même époque que la variété à fleurs rouges. Les plants comportent de nombreux bulbes. La production est moyenne.
- Les Thaï distinguent aussi, en fonction de la plus ou moins grande précocité, le « pavot du matin » (*fin do*), le « pavot de midi » (*fin klang*) et le « pavot de l'après-midi » (*fin pi*).

de mieux réguler leur consommation alimentaire pendant l'année. Le pavot pousse bien, même sur des sols de faible fertilité. Les essarts qui lui sont consacrés peuvent ainsi être cultivés plusieurs années de suite, deux ou trois fois plus longtemps que ceux dévolus au riz. L'opium est aussi un capital, une valeur refuge. Chez les Hmong, par exemple, le surplus de production permet d'accumuler les barres d'argent traditionnellement nécessaires au paiement du prix de la fiancée [Tapp, 1989].

Aujourd'hui, l'opium est surtout produit pour ses dérivés, la morphine et l'héroïne. L'extraction de la morphine-base est relativement aisée, demande peu d'infrastructure et peut être effectuée dans des conditions précaires. L'extraction de l'héroïne est une procédure beaucoup plus complexe qui requiert l'intervention de chimistes compétents, du moins dans la production de l'héroïne grade 4.

La transformation s'opère fréquemment dans des laboratoires clandestins implantés non loin des zones de production, dans des régions forestières isolées, dans des villages difficiles d'accès ou tout simplement à la périphérie de certaines villes liées au trafic de stupéfiants. Longtemps limités à la production de l'héroïne grade 3, le *brown sugar*, essentiellement destinée au marché local, ces laboratoires produisent aujourd'hui de l'héroïne grade 4, directement exportable sur le marché international.

Un ancrage dans l'histoire

La quasi-totalité de l'opium ¹⁶ produit mondialement provient des régions montagneuses d'Asie qui s'étendent de la Turquie et de l'Anatolie jusqu'au Laos en passant par le Nord de l'Inde. C'est l'Asie du Sud-Est qui est devenue, au cours de ces deux dernières décennies, la source principale de l'opium illicite dans le monde ¹⁷. Pourtant, la production d'opium propre à l'Asie du Sud-Est ne débuta vraiment qu'au XIX^e siècle.

Au XVI^e siècle, le Portugal et l'Espagne étaient les deux principales puissances commerciales européennes en Asie du Sud-Est. Jusqu'en 1830, le commerce de l'opium – n'ayant qu'une importance marginale – restera largement entre les mains des Portugais jusqu'à l'entrée en jeu des marchands anglais et de la East India Compagny. L'introduction du tabac et la pratique de le fumer mélangé à l'opium entraîneront le développement d'un usage récréatif et non plus seulement médicinal, ouvrant la porte à l'organisation d'un commerce sur une plus grande échelle.

C'est la British East India Compagny qui, confrontée à la réticence des Chinois à échanger le thé et la soie contre autre chose que des devises, créant un déficit monétaire dans les relations commerciales, commença à exporter l'opium vers

16 On estime que 1 400 à 1 500 tonnes d'opium brut sont produites chaque année dont seulement une faible part est utilisée par l'industrie pharmaceutique. Les données chiffrées dont je serai amené à faire état sont des ordres de grandeur, des évaluations provenant généralement du recoupement de plusieurs sources et non de données d'observation. En outre, ayant quitté la Thaïlande en 1992, je n'ai pas eu l'opportunité d'actualiser mes références.

17 Un millier de tonnes chaque année, soit 70% de l'approvisionnement mondial, provient du Triangle d'or (Birmanie, Thaïlande, Laos). Doc. ONCB.

la Chine à la fin du XVIII^e siècle. On évalue à 1 000 tonnes en 1767 la quantité d'opium exportée annuellement.

L'opposition des Chinois au commerce de l'opium se développe très tôt. Dès 1729, un édit de l'empereur Yang Cheng interdit l'ouverture de fumeries, la vente et l'usage de l'opium. En 1800, son importation est également interdite. C'est néanmoins une mesure qui restera sans beaucoup d'effet. Entre 1811-1820, la Chine importe d'Inde une moyenne annuelle de 340 tonnes. En 1830, elle en importera 1 840 tonnes. On évalue alors à 2 millions le nombre de toxicomanes. À ce rythme, le commerce de l'opium allait vite devenir le centre économique autour duquel s'organisera tout le commerce avec la Chine.

Au moment même où la production de l'opium s'intensifiait dans le Sud de la Chine, les marchands chinois du Yunnan et les tribus migrantes de montagnards introduisaient la culture du pavot dans les régions montagneuses avoisinantes de la Birmanie et de l'Indochine. Les commerçants yunnanese se répandirent dans la région du Triangle d'or, les hautes terres du Nord-Ouest de la Birmanie, du Nord de la Thaïlande, du Laos, mettant la haute main sur l'économie naissante de l'opium. L'organisation de ce commerce par les Yunnanese renforça les relations avec les minorités ethniques de montagnards cultivateurs de pavot et propagea l'agriculture commerciale du pavot hors des frontières chinoises.

En 1838, la Chine résiste encore à la pression du commerce britannique dans une tentative de supprimer le commerce de l'opium à Guangzhou, le seul port ouvert au commerce occidental.

En 1839, débute le conflit entre la Chine et l'Angleterre connu sous le nom de « première guerre de l'opium ». Il durera jusqu'en 1842, s'achevant sur la signature du traité de Nanjing qui concédait, entre autres, la souveraineté anglaise sur l'île de Hong Kong et l'ouverture au commerce de cinq ports chinois : Guangzhou, Shanghai, Fuzhou, Xiamen et Ningbo.

La défaite chinoise dans la première guerre de l'opium (1840-42) annula les efforts d'en restreindre le commerce. En 1848, la Chine, suite à la « deuxième guerre de l'opium », légalise de fait l'importation de l'opium et instaure une taxe à l'importation. L'imposition d'une taxe sur l'opium importé constitua une incitation à stimuler la production locale déjà largement soutenue par une demande croissante en raison de son prix inférieur. Plus la Chine importait de l'opium, plus la situation devenait impossible pour l'empire. Réalisant qu'elle ne pouvait mettre un terme au flux croissant d'opium importé et au déséquilibre monétaire de son commerce extérieur, vu l'importance des devises exportées, la Chine se met alors à produire son propre opium sur une large échelle. Des régions entières de la province du Sud s'adonnent à la culture du pavot. Très rapidement, compte tenu d'une forte demande et d'un marché en continuelle expansion, le pavot devint une culture particulièrement intéressante et rentable pour les paysans, en particulier ceux des régions montagneuses les plus difficiles d'accès comme le Sechuan et le Yunnan.

À la fin du XIX^e siècle, certaines minorités ethniques émigrent des régions montagneuses du Sud-Ouest de la Chine vers les hauts plateaux du Nord-Vietnam, du Nord-Est et du Nord-Ouest du Laos, de l'Est de la Birmanie et du Nord de la Thaïlande. Déjà largement initiées à la culture commerciale du pavot, elles emmèneront avec elles leurs connaissances et leurs savoir-faire.

En 1899, la France créa à son tour un monopole en Indochine, important l'opium brut de Chine et d'Inde en lui appliquant une taxe de 10%.

La demande chinoise d'opium importé baissa à partir de 1880. La production s'accrut en compensation. En 1883, la production domestique chinoise atteignait déjà deux fois la quantité importée. C'est à peu près à cette époque que certaines ethnies, dont les Hmong, se spécialisèrent dans la culture du pavot¹⁸. En 1906, on estime la production à 7 000 tonnes. Au début du siècle, la Chine produisait environ 10 000 tonnes annuelles d'opium brut pour une importation de 6 500 tonnes. En quelques années, la Chine était devenue le plus gros producteur mondial, mais aussi le plus gros consommateur. On évalue alors à 15 millions le nombre de toxicomanes.

En 1906, le gouvernement impérial initie une série de campagnes pour l'éradication de l'opium et la fermeture des fumeries. Cette campagne sera poursuivie ultérieurement aussi bien par le Kuomintang que par le gouvernement communiste de la République populaire de Chine. En 1908, un accord anglo-chinois visant à faire cesser la culture du pavot, à interdire la consommation d'opium et limiter son importation, va dans le même sens. En revanche, la guerre civile en 1917 relance de nouveau la culture du pavot. Les leaders militaires l'encouragent pour se procurer les fonds nécessaires à l'entretien de leurs armées. On évalue alors la production à 12 000 tonnes.

Malgré des débuts prometteurs, le fameux Triangle d'or ne vit pas se développer de système de production de grande ampleur avant les années quarante. La Birmanie, à l'époque colonie britannique, l'Indochine française et le royaume de Thaïlande firent tout ce qu'ils purent pour décourager la culture du pavot. Ces gouvernements d'Asie du Sud-Est obtenaient leurs revenus de la vente aux toxicomanes d'opium raffiné importé et non pas de la production et de l'exportation de l'opium brut. À travers leurs monopoles officiels ou leurs vendeurs licenciés, ils importaient de l'opium brut d'Inde, de Chine ou d'Iran, le raffinaient en un produit propre à être fumé qui était vendu avec de fortes marges de profit. Ces monopoles et franchises officiels, en raison d'une logique budgétaire étatique, avaient une propension à augmenter sans cesse les prix pour accroître leurs revenus, sans autre considération, poussant de plus en plus les toxicomanes vers le marché noir de l'opium de contrebande du Yunnan et des hautes terres du Triangle d'or. Ces mécanismes spéculatifs, ouvrant un marché potentiel, contribuèrent pour une part à pérenniser la culture du pavot et à organiser la production de l'opium, d'où des tentatives répétées pour contrôler cette contrebande et restreindre la production, tentatives auxquelles se substitua rapidement une politique de contrôle et d'encouragement de la production elle-même.

« Official monopolies and franchises were continually raising prices to maximize their profits, and frequently forced addicts onto the black market, where smuggled Yunnanese opium was available at a more reasonable cost. Smuggling became the bane of official dealers, forcing their government sponsors to mount costly border patrols to keep cheaper opium out and to lower prices to win back customers. It was their concern over the smuggling problem that led colonial governments to reduce and restrict hill tribe opium production. » [McKoy, 1972.]

18 N. Tapp [1986] : « It was at that time that the Hmong first began to cultivate poppies as a cash crop. »

C'est déjà l'appel du marché domestique en raison d'une demande accrue qui, par exemple en Thaïlande, relança le commerce de l'opium :

« Thus, Thailand emerged from world war II with its enormous addict population intact and its dependance on imported opium undiminished. » [McKoy, 1972.]

À la même période, le gouvernement colonial français incite de son côté, pour les mêmes raisons, les montagnards du Laos et du Nord-Vietnam à développer la culture du pavot. McKoy souligne :

« While smuggled Yunnanese opium might solve the addiction problem, the opium Monopoly needed a more controllable source of supply. The only possible solution was to induce the Meo of Laos and Northern Tonkin to expand their opium production and in 1940 the opium Monopoly proceeded to do just that. » [*Ibidem.*]

L'économie de l'opium en Asie du Sud-Est sortit inchangée de la Seconde Guerre mondiale. La région du Triangle d'or, Birmanie, Thaïlande, Laos inclus, produisait toujours moins de 80 tonnes annuelles, production insignifiante comparée à celle d'aujourd'hui de plus d'un millier de tonnes. Bien que l'Asie du Sud-Est ne produisît pas suffisamment pour se rendre autosuffisante, la croissance localement modérée de la production, combinée avec la contrebande de l'opium du Yunnan, était suffisante pour les besoins des toxicomanes les plus dépendants et la demande solvable. Ainsi le corps des consommateurs d'opium en Asie du Sud-Est resta intact. Par exemple en Thaïlande, avant-guerre, on estimait à 110 000 le nombre des toxicomanes dépendants. On évaluait leur nombre à 250 000 en 1970 [McKoy, 1972]. On en comptait entre 200 000 et 300 000 dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix.

L'arrivée au pouvoir des communistes en Chine, le renforcement de la prohibition de l'opium, la mise en œuvre d'une politique de culture de substitution (1950) et l'interdiction de la culture de l'opium en Turquie (1955) coupèrent les pays d'Asie du Sud-Est de leurs sources d'approvisionnement traditionnelles et constituèrent une incitation – certes involontaire – au développement sur une échelle jusque-là inconnue de cette culture dans le Triangle d'or qui devint ainsi la plus grande région productrice du monde, comme l'indique McKoy :

« A reliable market for their opium had developed in the early 1950s. Then the Thai police, the Chinese Nationalist Army and French and American intelligence agencies allowed the mass narcotics addiction fostered by European colonialism to survive – and even thrive – in the 1950s by deliberately or inadvertently promoting local poppy cultivation in the Golden Triangle. As a result of the activities of these various military and intelligence agencies, South-East Asia was completely self-sufficient in opium and had almost attained its present level of production by the end of the decade. » [*Ibidem.*]

Dans ces régions frontalières, les troupes chinoises nationalistes s'avèrent de meilleurs marchands d'opium qu'ils ne furent combattants. Ils utilisèrent l'armement fourni par les Américains pour la lutte anticommuniste, principalement pour faire pression sur les montagnards afin qu'ils augmentent leur production d'opium. Quoique la région n'exportât encore que des quantités limitées d'opium

et de ses dérivés vers l'Europe et les États-Unis, le commerce régional des narcotiques dans les années cinquante était suffisamment développé et bien organisé pour pouvoir faire face aisément à une demande accrue, celle notamment qui allait se développer dans les années soixante-dix.

Ces facteurs historiques jouèrent un rôle essentiel dans l'établissement de l'opium comme principale culture de rapport chez les Hmong et autres minorités en Chine. Ils commencèrent probablement à cultiver l'opium très tôt, peu après son introduction dans le Sud de la Chine. L'expansion de la culture du pavot après 1917 a eu un double effet, sur les économies tribales d'une part, sur les mouvements migratoires d'autre part.

Les armées des *warlords* trouvaient fréquemment refuge dans les zones montagneuses qu'ils utilisaient comme bases de repli. Dans ces conditions, la production de l'opium était essentielle comme source majeure de revenus. Ils furent un élément déterminant pour encourager les groupes tribaux à planter le pavot et faciliter le commerce de l'opium et son extension. Après l'établissement en 1949 de la République populaire de Chine, le nouveau gouvernement fit un effort considérable pour éliminer, avec un certain succès, la production et la consommation de l'opium¹⁹.

La production d'opium fut de nouveau encouragée dans les années après-guerre. De 7,5 tonnes en 1940, la production en Thaïlande, par exemple, passe à 60,6 tonnes en 1944.

Deux factions principales contrôlent l'expansion de la culture de l'opium dans le Triangle d'or depuis la Seconde Guerre mondiale. En premier lieu, les nationalistes chinois du Kuomintang jouèrent un rôle déterminant dans le développement du commerce dans les États shan dans les années cinquante-soixante et jusqu'à aujourd'hui. On attribue, d'après McKoy, au KMT l'implantation des premières raffineries d'héroïne grade 4 dans la région du Triangle d'or.

« For many years, the headquarters of the Kuomintang 5th army were located in Mae Salong. The town in former years played a significant part in the opium trade of the Golden Triangle. Heroin refineries used to prosper in hidden valleys around the town, even in the town itself. » [*Ibidem.*]

En second lieu, les *warlords* : en particulier le plus connu d'entre eux, Khun Sa et sa Shan United Revolutionary Army (SURA) qui, en succédant à Lo, prit également le contrôle de l'économie régionale des narcotiques, sous couvert d'une revendication d'autonomie lui permettant d'invoquer une légitimité politique.

Aperçus sur l'économie de l'opium

Quelques minorités ethniques seulement cultivent le pavot comme une part essentielle de leur économie et encore, parmi ces groupes, toutes les communautés villageoises ne sont pas engagées au même degré dans cette activité. De

19 L'isolement des régions excentrées productrices semble avoir posé les mêmes problèmes de reconversion économique qu'en Thaïlande aujourd'hui.

même, au sein d'un village, toutes les maisonnées ne choisissent pas de cultiver l'opium, surtout depuis la mise en place des politiques de substitution de cultures et compte tenu de l'accroissement des risques de la répression (destruction des essarts, confiscation des récoltes, peines d'emprisonnement...). Produire ou non l'opium procède de décisions et de stratégies économiques plus « individuelles » que communautaires, ou familiales. La culture du pavot procède plus d'un choix délibéré que d'une tradition, d'une coutume. En Thaïlande, les Hmong, les Lahu, les Yao, les Lisu et, pour compléter le tableau, quelques Akha s'adonnent à la culture de l'opium²⁰, plus ou moins intégrée, selon les cas, à leur système économique. Les Karen, les Htin, les Khamu, les Lua', soit près de 65 % de la population des minorités ethniques de montagnards, ne le cultivent pas. Le pourcentage de la population dépendant économiquement de la culture du pavot et de la production de l'opium atteint tout juste 33 %, chiffre qui doit être ramené aujourd'hui à moins de 20 % pour tenir compte du nombre croissant de communautés villageoises ayant récemment abandonné cette culture.

Les conséquences du développement d'une économie de l'opium n'ont pas été les mêmes parmi les différents groupes de montagnards. Pour certains, la culture du pavot a trouvé sa place dans une agriculture de montagne qu'elle a contribué à diversifier. Il en est résulté une véritable « économie duelle ». Pour d'autres, elle constitua un apport plus ou moins permanent et marginal à une économie essentiellement de subsistance.

En raison de circonstances historiques, les Hmong, par exemple, développèrent, dans le Sud de la Chine, une économie marchande fondée sur l'opium qu'ils emmenèrent avec eux en Thaïlande. Elle inclut non seulement la maîtrise des techniques de production mais celles de la commercialisation par l'intermédiaire de marchands (colporteurs) chinois agissant comme relais entre les montagnards et les gens des plaines et des villes. Lors des mouvements de migration des Hmong de Chine vers le Nord de la Thaïlande, les colporteurs chinois du Yunnan les accompagnèrent, vivant souvent parmi les communautés Hmong.

En Thaïlande, dans les conditions de production actuelle des économies de montagne, la culture du pavot, d'un point de vue purement économique, est un choix rationnel et certainement, encore, l'une des meilleures stratégies pour assurer un niveau décent de subsistance. Des efforts considérables – et des investissements financiers importants – ont été faits pour réduire progressivement l'écart entre le système de production fondé sur la culture du pavot et ceux fondés sur d'autres cultures commerciales, cultures de climat tempéré pour lesquelles malheureusement, la plupart du temps, il n'existe pas de marché porteur, cultures à contre-saison pour le marché thaï dont la rentabilité est loin d'être assurée en raison de fluctuations des prix difficilement prévisibles et de conditions déplorables de transport.

Sur la base d'un rendement moyen par maisonnée de 0,5 *joi/rai* pour la culture de l'opium, de 31,8 *tang/rai* pour celle du riz irrigué et de 11,4 *tang/rai* pour

20 Une enquête par échantillonnage évaluée pour 1983 la proportion des villages cultivant le pavot par ethnie de la façon suivante : Hmong 60,4 %, Lahu 34,6 %, Yao 40,1 %, Lisu 66,6 %, Akha 14,2 %.

celle du riz sur brûlis, la culture de l'opium ne rapporte que 1,2 fois plus, en équivalent monétaire, que la culture du riz irriguée mais 3,5 fois plus que celle du riz de culture sèche.

Traditionnellement, la production de l'opium est la source majeure et substantielle de revenus monétaires pour ces économies de montagne. En termes purement monétaires, la culture du pavot offre une rentabilité sans comparaison avec toute autre culture. L'opium permet d'acheter du riz – et faire face à une sous-production chronique – et d'autres biens et services. Les villageois expriment aussi d'autres raisons et motivations. Un rapport d'enquête du Social Research Institute [1988] fait apparaître :

- la sécurité du marché de l'opium : les prix restent stables ;
- de bonnes conditions d'accès au marché : les villageois peuvent vendre leur opium sur place ;
- des revenus substantiels : le prix de l'opium est élevé et procure de bons revenus pour des investissements limités ;
- un marché qui peut répondre à une offre quasi illimitée tout en maintenant des prix attractifs ;
- des rendements stables ;
- une grande facilité de stockage et de conservation ; un produit d'épargne ;
- liquidité : l'opium est considéré comme un avoir dont la valeur est immédiatement réalisable, sans délais ; dans les conditions économiques du système montagnard polyethnique, c'est un moyen d'échange, une sorte de monnaie alternative ;
- faible niveau technologique et peu d'investissement en capital (outils, engrais, pesticides...) : la culture du pavot utilise une technologie simple et limitée facile à mettre en œuvre et à transmettre ;
- il est moins coûteux de le produire que de l'acheter pour faire face à la toxicomanie et besoins médicaux.

À l'inverse, parmi ceux qui ont abandonné la culture de l'opium, surtout ceux qui disposent d'une carte d'identité nationale et qui se veulent « citoyens thaï à part entière », 30 % mettent en avant comme raison principale une « prise de conscience » du caractère illégal, et dommageable pour la Thaïlande, de la culture du pavot. L'assistance technique et commerciale apportée par les divers projets de développement est une incitation suffisante invoquée par 21 % à s'engager dans la production des cultures de substitution récemment introduites, malgré les risques reconnus. La peur d'être privés de ressources à cause de la destruction des essarts par l'armée ou le risque d'emprisonnement comptent seulement pour 11 %, la rareté croissante des terres disponibles pour l'opium, pour 4 %.

Parmi les facteurs de décision déterminants qui freinent l'adoption de cultures de remplacement, les montagnards mettent en avant leur méconnaissance des techniques de production, les fluctuations imprévisibles des prix et les conditions à risque du marché, l'impossibilité d'accéder au crédit pour faire face aux investissements en capital et en travail, l'enclavement et le manque d'infrastructures (routes, marchés, moyens de transport...). Sans encadrement et sans assistance, ils répugnent alors à s'engager dans cette voie. Au pire, ils tenteront

de rendre plus productive leur agriculture de subsistance²¹ sans en avoir les moyens, mettant en péril la fertilité des sols et créant un surcroît de pauvreté.

Jusque dans les années soixante, le salariat, la culture irriguée du riz, les cultures commerciales autres que l'opium étaient pour ainsi dire inexistantes dans le contexte de ces économies de montagne. R. Cooper distingue dans cette économie de l'essartage deux « modes de production » correspondant à deux « économies », celle du riz de subsistance, celle de l'opium. Dans ces deux secteurs, l'activité économique s'organise sur la base des relations de parenté, la famille étendue, unité de base pour l'économie du riz, ou la famille nucléaire conjugale pour celle de l'opium. On observe là une constante tendancielle chez la plupart des ethnies de montagnards. La coopération est d'autant plus élargie qu'elle concerne des activités qui assurent la vie et la reproduction de la communauté, activités rituelles tout autant qu'économiques. Dès que l'on rentre dans la sphère des rapports marchands qui impliquent des transactions monétaires, la coopération se réduit à sa plus simple expression. L'implication dans la production d'opium à grande échelle a renforcé les relations salariales indirectes²² au détriment des rapports de coopération fondés sur l'échange réciproque de travail, qui se nouent pour assurer au mieux la culture du riz de subsistance²³.

De l'expansion du marché de l'opium résultent une pression sur les producteurs pour augmenter les surfaces cultivées consacrées à cette culture et, par là, une forte augmentation de la demande de travail. Cette demande, qui conditionne pour partie la productivité de l'économie de l'opium, accroît le recours au travail temporaire de journaliers (en particulier Karen et Khon Muang sans terres, souvent des toxicomanes payés en opium) et établit une connexion avec l'économie de l'opium pour des groupes qui traditionnellement n'avaient rien à voir avec cette culture.

Elle induit également une transformation des relations entre groupes ethniques au sein du système montagnard et accroît la pression sur le travail des femmes et des enfants. Dans le cas des relations Hmong/Karen ou Hmong/Khon Muang, la plupart du temps la main-d'œuvre temporaire est socialement liée à l'employeur, soit par l'établissement d'une relation de clientèle, selon le modèle dominant de la culture thaï, soit par endettement, soit en raison d'une toxicomanie dépendante. Dans les conditions qui sont celles des montagnards du Nord de la Thaïlande, les capacités de production de cette économie de l'opium sont rapidement limitées par deux facteurs : la disponibilité foncière et la force de travail mobilisable.

21 Le maïs, produit principalement pour nourrir les animaux (volailles, cochons...) au même titre que le piment, le chou, le gingembre et diverses légumineuses, peut occasionnellement être aussi cultivé pour la vente.

22 J'entends par là ce que Cooper [1984] appelle « indirect paid labour ». « The term "indirect paid labour" is used where the labourer receives the subsistence "wage" indirectly, i.e., not in a direct cash form, after a time period, and through the mechanism of redistribution. »

23 R. Cooper [1984] décrit en détail la transformation du mode de production domestique des Hmong par l'introduction de la culture commerciale du pavot. N. Tapp [1986] insiste sur l'importance de cette transformation structurelle : « Opium for now becomes the mainstay of the Hmong economy and without it they would not be able to survive. »

L'opium produit par les montagnards est utilisé à trois fins principales :

- Autoconsommation à l'intérieur du village. Une part de l'opium produit est consommé par les montagnards eux-mêmes soit à titre de plante médicinale (médication non seulement de la douleur mais aussi des affections pulmonaires, des fièvres et des dysenteries), soit en raison d'une toxicomanie acquise ²⁴. La consommation à ce seul titre représente près de 10 % d'une autoconsommation que l'on peut évaluer à 80 kilos/1 000 habitants, ainsi que prévient N. Tapp :

« Even if opium were to be abandoned as a cash crop, therefore, there would still be medical, social and cultural reasons for its continued production at a small scale. »

C'est aussi la première raison invoquée par les montagnards pour expliquer le taux élevé de toxicomanes dans leurs villages.

- Comme moyen d'échange contre des biens et services à l'intérieur de la communauté résidentielle.

- Comme production commerciale vendue à l'extérieur et/ou comme moyen de rétribution du travail temporaire dans les champs. L'essentiel de la récolte est vendu, sur place, avant la saison des pluies. La part commercialisée hors de la communauté est la plus importante et représente 75 % de la récolte.

Les principaux commerçants de l'opium sont les Chinois musulmans originaires du Yunnan et connus localement comme les Chin Haw. Depuis des siècles, ils contrôlaient les échanges et les routes commerciales dans le Sud de la Chine. On pouvait s'attendre à ce qu'ils s'emparent aussi du commerce de l'opium. Nombre d'entre eux, pour des raisons politiques, ont établi des connexions privilégiées avec les Chinois du KMT réfugiés en Thaïlande et par ce biais avec la classe politique thaï.

« The Yunnanese muleters have controlled the caravan routes across the south chinese hinterlands, including the Shan states of Burma and Indochina, for several centuries. They trade tea and raw cotton and bartered salt and iron for opium. » [Tapp, 1986.]

Les Chinois du Yunnan s'établissent aussi fréquemment dans les communautés de montagnards où ils prennent femmes. Cette interpénétration ethnique, cette intégration familiale au milieu montagnard est particulièrement nette chez les Lisu, à un moindre degré chez les Hmong et les Yao. Il existe toujours aujourd'hui des pistes caravanières et un transport muletier pour effectuer le franchissement des frontières parfois même sous la bienveillance de l'armée et de la police des frontières. C'est une protection acquise de longue date en raison du rôle politique que les Chin Haw, à l'égal des réfugiés du KMT, étaient censés jouer dans la lutte anticommuniste et la protection des frontières.

« For political reasons no measures are taken to curtail the activities of the middlemen and producers. Instead, all efforts are directed against the unfortunate and poverty stricken people of the hills, who are stigmatised and castigated as enemies of the nation. » [McKoy, 1972.]

24 On évalue à 6,8 % (ONCB) le pourcentage de toxicomanes parmi les groupes montagnards consommateurs d'opium. Jusqu'à récemment, l'addiction touchait essentiellement une population relativement âgée – le pic se situant dans la classe d'âge des 45-55 ans. Aujourd'hui, les statistiques font état d'un deuxième pic dans la classe d'âge des 20-30 ans, la consommation de l'opium, mais surtout de l'héroïne, s'étant développée chez les jeunes ces dernières décennies.

L'opium brut étant un produit facile à stocker et de bonne conservation, il est le support d'un système de crédit entre villageois et avec les colporteurs. On empruntera de l'opium pour payer les travailleurs temporaires à la saison des pluies, que l'on rendra après la récolte avec un intérêt de 20 à 30%. Les marchands et colporteurs chin haw consentent également du crédit contre remboursement en opium après la récolte. C'est aussi une façon de sécuriser leur approvisionnement à venir. Cette relation entre villageois et colporteurs chin haw est un facteur très important de l'économie des communautés villageoises, en particulier chez les Hmong :

« La symbiose avec les marchands haw et aussi, à un moindre degré, avec les commerçants thaï est un autre élément important de la structure sociale de ces tribus de montagnards. Aujourd'hui, les colporteurs, les boutiquiers, les marchands dans les montagnes doivent être regardés comme des figures de la vie tribale, au même titre que les chefs de village et les leaders spirituels. Ils sont devenus des personnages de la vie de tous les jours. » [DPW, cité par Geddes, 1976.]

Une ou deux fois l'an, les acheteurs venant des villes ou des plaines passent dans les villages pour acheter la production d'opium. Ils ne travaillent que sur des quantités relativement importantes et ont de ce fait leurs intermédiaires et leurs propres circuits d'approvisionnement, y compris parmi les colporteurs chin haw qui travaillent pour eux à la commission. Ils agissent pour le compte de riches commerçants ou entrepreneurs chinois et/ou des fonctionnaires et hommes politiques thaï.

L'économie de l'opium est l'un des facteurs qui, jusqu'à aujourd'hui, structurerait le « système montagnard polyethnique », ce qui a rendu encore plus difficile la promotion, encore aléatoire, d'une économie de remplacement, fondée sur l'introduction de nouvelles cultures commerciales qui, en individualisant les producteurs, impose toute une réorganisation du système social, pas toujours acceptée ni bien perçue.

Une mise en perspective historique plus approfondie de la situation actuelle me conduirait à distinguer quatre périodes, quatre étapes dans le développement de la culture du pavot et du trafic d'héroïne en Asie du Sud-Est, quatre économies fondées sur la culture du pavot et la commercialisation de l'opium et de ses dérivés :

- Une économie coloniale qui domine tout le XIX^e siècle et prend fin après la « deuxième guerre de l'opium ».
- Une économie financière spéculative, avec des incitations budgétaires, dont les structures se mettent en place au début du siècle et qui durera jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.
- Une économie de production qui atteint son plein développement pendant la guerre et jusque dans les années soixante.
- Une économie commerciale illicite qui installe de nouveau l'économie de l'opium dans les arcanes du trafic international des stupéfiants, dans un contexte mondial.

Les ethnies minoritaires de montagnards ont acquis leur propre expérience de ces divers contextes. Ils en font leur propre lecture où ils trouvent une justification

à leur positionnement ambigu face à des politiques étatiques auxquelles ils n'adhèrent bien souvent que contraints et forcés ou en raison de leur volonté ou de leur degré d'intégration à des communautés nationales.

Autant d'adaptations des marchés et des États à différents contextes historiques. Une constante mérite à cet égard d'être soulignée : l'économie de l'opium n'a jamais été dans ces pays une affaire purement domestique, interne aux États. D'emblée, elle s'est inscrite dans le jeu complexe des stratégies géopolitiques, dans ce que l'on appellerait aujourd'hui la mondialisation.

« The French in Indochina, the Americans after them, the South Vietnamese, the Thais, Laotians and others, have all contributed in one way or another to the sudden explosion in opium and heroin production that we see today at the heart of the Golden Triangle. » [Boyes, Piraban, 1991.]

« At every stage of its development, Asia's narcotics traffic has been shaped and formed by the rise and fall of Western empires. » [McKoy, 1972.]

Les alternatives politiques : l'exemple de la Thaïlande

La Thaïlande aujourd'hui est, à tort, toujours considérée dans l'opinion publique comme l'un des principaux pays cultivateurs de pavot de l'Asie du Sud-Est, alors que sa production a considérablement diminué et qu'elle importe plus d'héroïne, pour satisfaire aux besoins d'une population croissante de toxicomanes, qu'elle n'en produit.

« What Thailand produces is of little relevance to the international market. Thailand is already a net importer and then appears to be no purely clinical answer to the problem of addiction. » [McKoy, 1972; Chupinit, 1991.]

La politique thaï a beaucoup fluctué, comme dans bien d'autres pays concernés par la production de substances toxiques illégales, passant tour à tour d'une attitude laxiste à un positionnement répressif. La pratique est souvent en décalage avec les orientations affichées et les textes juridiques. En un mot, la Thaïlande a mené – et

Tableau 3 – Évolution de la production d'opium (évaluations diverses, en tonnes)

Année	Production	Année	Production	Année	Production
1940	7	1970	117	1984	35,94
1960	39,4	1975	68	1985	34,67
1962	75,7	1979	15,5 *	1986	30
1965	38,6	1980	49	1987	35
1967	145	1981	45,15	1988	25
1968	38	1982	51,98		
1969	75	1983	30,5		

* Mauvaise récolte pour l'année 1979-1980 due à une sécheresse exceptionnelle. Comptabilisée en 1979 ou 1980 selon les sources.

Figure 3 – La culture du pavot dans le Nord de la Thaïlande

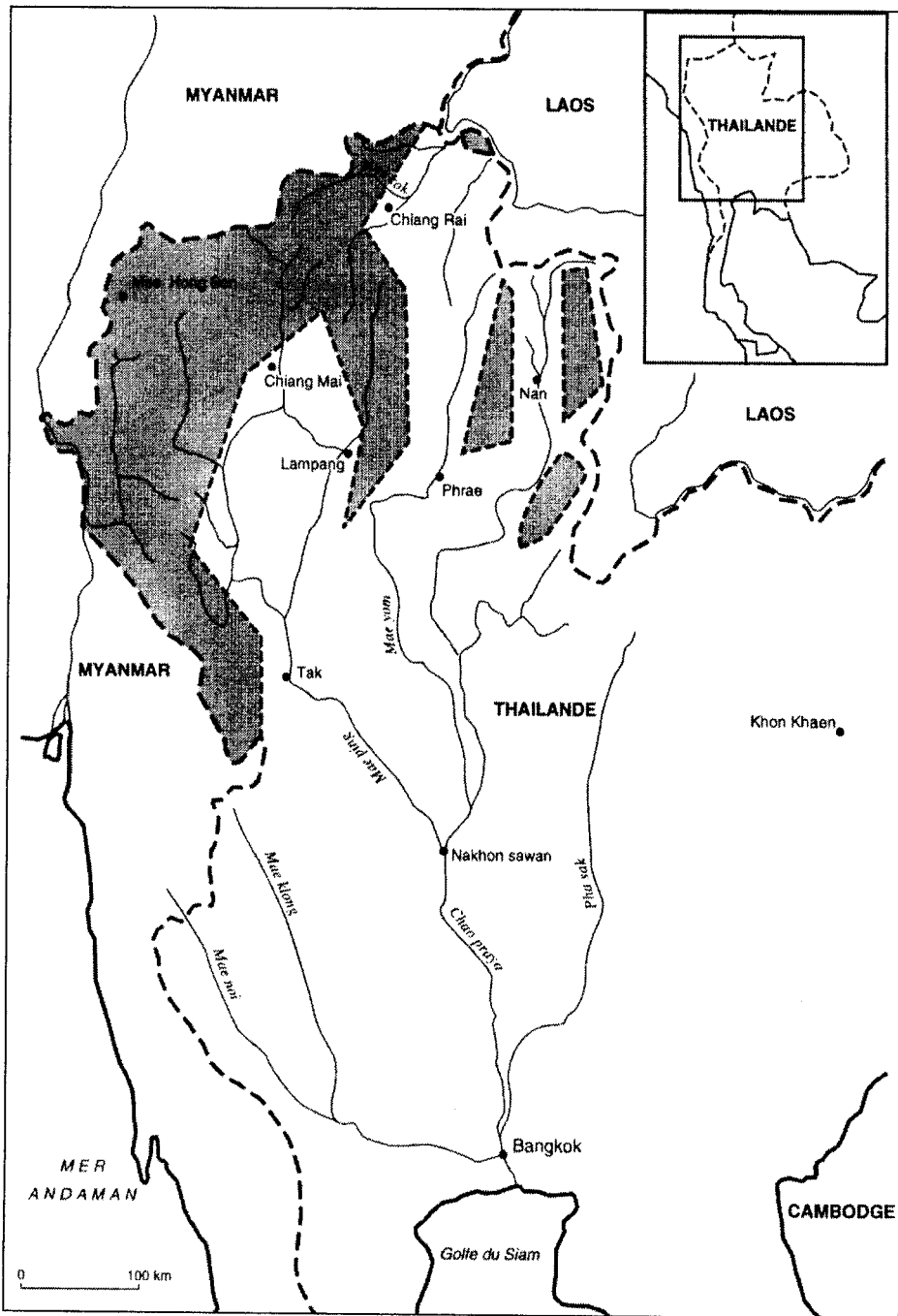
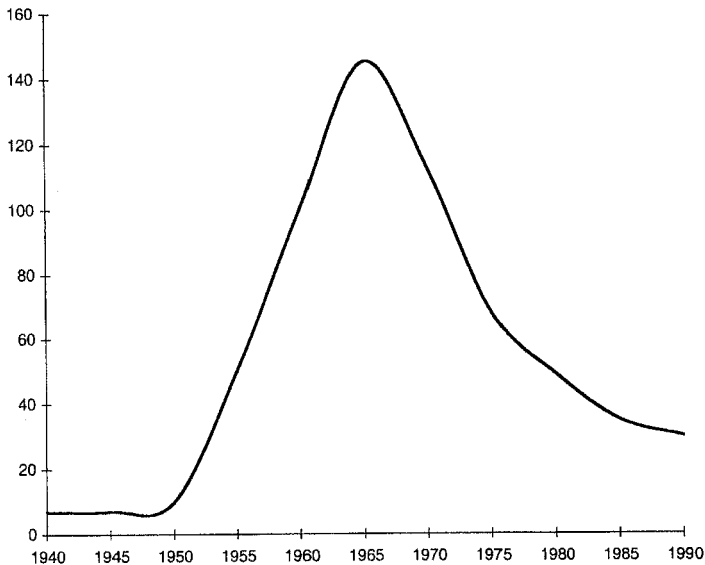


Figure 4 – Évolution de la production d'opium en Thaïlande (en tonnes)

continue à mener – une politique pragmatique de compromis, ajustée au coup par coup à l'évolution de sa situation propre et des conjonctures géopolitiques.

Lorsqu'on évalue l'impact des différentes politiques, il faut aussi tenir compte de l'influence du contexte régional. L'attitude des montagnards en Thaïlande vis-à-vis de la culture du pavot est influencée non seulement par la politique thaï et la conjoncture locale, mais aussi par les pratiques et la politique des pays voisins.

La culture de l'opium en Thaïlande a beau être sur son déclin, la Thaïlande reste le point principal de raffinerie et de transit pour la plus grande part de la production du Triangle d'or qui, elle, continue d'augmenter. Cette position peu enviable de la Thaïlande est en partie due à sa prospérité économique et au développement de son réseau de communication. Elle dispose d'un excellent réseau routier, d'un réseau performant de télécommunications, d'un aéroport international moderne, d'infrastructures portuaires et d'un réseau commercial de transports maritimes et aériens bien organisé.

Dès le ^{xiv}^e siècle, durant le règne du roi U-Tong et à travers toute l'histoire de la dynastie des Chakri, les Thaï montrèrent leur réprobation à l'usage de l'opium. Cependant, ils rencontrèrent une difficulté constante à faire respecter cette attitude. C'est ainsi qu'en 1360, la royauté d'Ayuthaya prit un décret rendant l'usage et le trafic de l'opium passibles d'emprisonnement et de confiscation des biens. Cette interdiction sera reprise par les rois successifs.

Pendant le règne des Rama III (1824-1851), la consommation d'opium de contrebande s'accroît sous la pression du lobby commercial britannique. Le roi Mongkut (Rama IV : 1851-1868) est conduit à légaliser une situation de fait en créant une franchise royale de l'opium, le Royal Thai Opium Monopoly. Les taxes

prélevées sur le commerce de l'opium iront jusqu'à représenter, en 1920, 20% des revenus de l'État [McKoy, 1972]. Cette légalisation du commerce de l'opium perdurera jusqu'en 1955.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Thaïlande rencontre de plus en plus de difficultés pour importer une quantité suffisante d'opium répondant à la seule demande domestique. En 1947, le gouvernement autorise la culture du pavot sur les hauts plateaux du Nord de la Thaïlande.

Ce changement de politique du gouvernement attira un nombre croissant de montagnards (en particulier des Hmong et des Yao passés maîtres dans l'art de cultiver le pavot) qui vinrent s'installer dans les régions forestières des hautes terres du Nord de la Thaïlande (Mae Hong Song, Chiang Rai, Chiang Mai, Nan...)

Ce mouvement migratoire fut suivi de près par une explosion de la production dans les États shan voisins de la Birmanie sous le contrôle des réfugiés nationalistes chinois, qui à son tour aboutit à un accroissement sans précédent du volume de l'opium de contrebande importé en Thaïlande. C'est ainsi que Bangkok allait progressivement devenir le principal centre d'exportation de la production illégale d'opium en Asie du Sud-Est.

Durant la Seconde Guerre mondiale, l'occupation par la Thaïlande des États shan de Birmanie, la zone de production la plus importante de la région, développa des liens privilégiés entre les leaders shan et chinois de cette région et des officiers de haut rang de l'administration thaï, future élite politique, qui se trouvèrent, par ce biais, impliqués dans le trafic d'opium. À partir de là, la classe politique se trouva fortement investie dans le commerce de l'opium et de ses dérivés.

Bien des critiques ont été formulées au sujet de l'incapacité à trouver une politique économique alternative fiable à la culture du pavot²⁵. L'échec de ces projets, qui n'est pas spécifique à la Thaïlande elle-même, est caractéristique de toute tentative d'introduire des cultures de substitution et résulte de mauvaises conditions de marché et d'une demande insuffisante. À l'inverse, l'opium ne souffre d'aucun de ces désavantages. Bon an mal an, la production de l'opium se perpétue. Les paysans ont répondu à la répression en allouant à cette culture des parcelles excentrées, plus difficile d'accès, parfois à plus d'une journée de marche des villages. Certains villages deviennent alors de véritables centres de gestion de la production et du commerce de l'opium.

Dans les années récentes, McKoy indique que la production d'opium dans le Nord de la Thaïlande a néanmoins été réduite de façon tout à fait significative :

« For various reasons efforts to suppress cultivation of the opium poppy have been remarkably successful. Overall production is down from the high of the late 60s of approximately 150 tons to just under 26 tons in 1987. The proportion of highlanders households growing opium has dropped from 45% to 20%. Opium cultivation is no longer

25 Beaucoup d'observateurs mettent en doute cette politique dont le seul résultat serait de déstabiliser l'équilibre économique précaire des montagnards. « The hill people would be left with an instable economy. At present those who have abandoned opium cultivation are dependent of various forms of aid. » [Tapp, 1989.]

an activity restricted to ethnic minorities. Northern Thais form the largest group of farmers cultivating opium poppy in the Mae Chaem district of Chiang Mai. » [McKoy, 1972.]

Notons néanmoins qu'un objectif d'éradication totale reste illusoire. À tel point que la Thaïlande doit être aujourd'hui considérée comme un importateur net d'opium et de ses dérivés, la récolte annuelle n'étant pas même suffisante pour satisfaire la demande sur le marché domestique, non inclus les quantités qui transitent en Thaïlande vers le marché international. Estimée à 145 tonnes en 1967 (UNCB), la production est tombée à 34,6 tonnes en 1985.

Si la production incontestablement décline, la toxicomanie parmi les montagnards augmente à un taux alarmant. Cette augmentation semble corrélée avec celle du taux de pauvreté. Évaluée à environ 40 000, la population des toxicomanes (opium-héroïne) au sein des minorités ethniques consomme à elle seule l'équivalent de 44 tonnes annuelles d'opium brut, soit plus d'une fois et demi la quantité produite.

Dans les années cinquante, la United Nations Narcotics Commission estimait la production annuelle à environ 150 tonnes, soit 12,5% de la production mondiale. En 1957, le gouvernement promulgua une interdiction absolue sur la production, le transport, la vente et la consommation de l'opium et de ses dérivés, morphine et héroïne. Ces mesures assez radicales entraînèrent une réduction effective de la consommation d'opium à fumer, particulièrement dans les zones urbaines, mais une augmentation globale, parallèle, de la consommation des drogues de substitution, morphine et héroïne. Jusqu'à cette date, l'héroïne était pour ainsi dire inconnue en Thaïlande.

En 1959, après le succès du coup d'État, le nouveau gouvernement renforce la législation en l'étendant à toute drogue susceptible d'entraîner une toxicomanie.

L'État thaï n'avait pas tout à fait les moyens de rendre effective l'interdiction de la culture de l'opium. De larges parties du territoire montagneux où elle se pratique échappaient de fait au contrôle du gouvernement et de son administration, ce qui conduisait à un laxisme tolérant que l'idéologie politique se plaisait à justifier pour des raisons humanitaires. Cette politique de laisser-faire, plus ou moins imposée par les faits, ne pouvait qu'aboutir à une situation absurde. D'une part, les montagnards, les minorités ethniques perpétuaient leur engagement dans un mode de production illégal pour lequel ils pouvaient être pénalisés (confiscation des récoltes, destruction des essarts, arrestations, amendes et emprisonnement...). D'un autre côté, les autorités thaïlandaises, en charge de cette région montagneuse, détournaient pudiquement leurs regards des marchands et autres trafiquants qui, périodiquement, circulaient dans les montagnes pour acheter la production d'opium. Rapidement, la corruption s'ajouta à ce laxisme. Fonctionnaires et bureaucrates trouvèrent dans cette situation une réelle opportunité de s'assurer de confortables revenus en prélevant des pots-de-vin sur les trafiquants, en taxant illégalement les cultivateurs.

« A 1965 Thai Border Patrol Police report stated that nearly all the Thai kamnan (headmen) in Chiangrai province exacted, as a matter of course, a "head tax" of 20 bath or a small pig worth 30 bath... A specified number of kilograms of opium was demanded from each household based on the number of its members. » [Tapp, 1986.]

Tout un réseau d'intermédiaires s'organise autour du marché de l'opium avec ses coercitions, ses solidarités, ses clientélismes. La politique d'ensemble visant à supprimer la culture du pavot à la source se révèle inefficace.

À partir des années soixante, la politique d'éradication de l'opium sera de plus en plus liée, assujettie à la politique de développement économique et d'intégration-assimilation des minorités ethniques montagnardes dans l'espace national. La promotion de cultures de substitution comme fondements d'une agriculture permanente de montagne, dans le cadre d'un habitat stabilisé, en sera la pierre d'achoppement.

Prévenir la déforestation due à un « essartage sauvage », stabiliser l'habitat autour de villages pilotes en introduisant une agriculture permanente et amener les montagnards à jouer un rôle privilégié dans le contrôle de l'immigration clandestine et dans le maintien de la sécurité aux frontières formeront les idées directrices de cette politique de Integrated Zonal Development (développement régional intégré). Elle trouveront rapidement leurs limites dans les contraintes imposées par les spécificités objectives du milieu, la médiocrité des infrastructures et des conditions économiques de marché peu propices.

En réalité, et au regard des priorités politiques, la lutte contre l'opium et l'éradication de la culture du pavot passaient au second plan, comparées à la question du consensus, de l'intégration nationale et de la sécurité politique, notamment dans les régions frontalières ou difficiles d'accès. Pour le gouvernement thaï, la sécurité et l'intégration – voire l'assimilation – des minorités ethniques à la nation étaient – et resteront –, dans une perspective quelque peu « jacobine », un objectif beaucoup plus prioritaire que l'éradication totale de la culture du pavot.

On utilise, de nouveau, le modèle du Mobile Team (1 moniteur agricole, 1 travailleur social, 1 infirmier) expérimenté empiriquement par la Border Control Police dans les années cinquante lors de la mise sous contrôle militaire des régions frontalières. Les villages sont visités périodiquement, à tour de rôle. À ce modèle, on substituera progressivement une organisation en « village pilote » et « villages satellites » pour sous-tendre la mise en place des politiques de développement et des relais administratifs locaux.

« The *DPW Annual Report* (1984) indicates that the Department is administering 13 provincial Development and Welfare Centers in 18 provinces. In that year, 259 mobile teams were working in 1 155 villages with 40 832 households consisting of 48 548 families or 205 835 people. » [Wanat Bhuksasri, 1989.]

Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, pour maintenir cette orientation de la politique de développement et d'aménagement du territoire montagnard et faire face aux investissements nécessaires, le gouvernement thaï se tourne vers l'assistance technique internationale et la recherche de financements extérieurs. Mais si la Thaïlande choisit d'ouvrir ainsi son dispositif d'intervention à des institutions internationales, c'est de façon limitée. L'État maintient un contrôle étroit sur l'ensemble du dispositif de coopération – y compris au plan financier – et préserve son pouvoir de décision. En impliquant la communauté internationale, la Thaïlande apporte comme une réponse décisive à la pression de plus en plus forte exercée sur sa politique intérieure, en particulier par les États-Unis.

En 1985, la Thaïlande, toujours sous la pression des États-Unis, va donner une nouvelle inflexion à sa politique de lutte contre l'opium en renforçant, cette fois-ci, les dispositions répressives. Le gouvernement, devant la lenteur et les résultats jugés peu probants de la politique et des programmes d'incitation, revient à une politique plus radicale. Il renforce et développe ses programmes d'éradication des cultures et l'application des mesures répressives qui leur sont associées. Pourtant, les enquêtes ont pu montrer que si les nouvelles cultures de substitution sont présentées ou apparaissent économiquement fiables, alors beaucoup de montagnards sont prêts à abandonner la culture de l'opium en leur faveur. Et ce d'autant que leur demande accrue d'intégration dans la nation thaï – et de scolarisation – favorise, dans une certaine mesure, leur adhésion aux objectifs de la politique du gouvernement central et une meilleure compréhension de ses finalités.

On a pu dire que ces opérations, d'ailleurs fortement médiatisées, ont créé une incitation réelle et une forte motivation à l'abandon de la culture du pavot chez les montagnards. Il semble qu'il ne faille pas trop chercher à opposer les acquis, à long terme, d'une politique d'incitation, à l'efficacité conjoncturelle de mesures répressives qui font, en fait, partie d'un dispositif d'ensemble relativement bien ajusté à la situation et que l'on peut, avec bien des réserves sur la mise en œuvre, créditer d'une certaine réussite.

De l'opium à l'héroïne

Peu après l'interdiction de l'opium et la fermeture des fumeries en 1958, la répression policière contre les fumeurs d'opium s'accrut et accéléra chez les toxicomanes le passage de l'opium à l'héroïne.

« Since opium's distinctive odor made smokers vulnerable to arrest, within several years the police antiopium campaign forced most Thai opium addicts to become heroin users. »
[McKoy, 1972.]

L'usage de l'héroïne se répandit rapidement parmi la population urbaine. Des chimistes de Hong Kong, capables de transformer la morphine en héroïne, vinrent installer des laboratoires à Bangkok et commencèrent à produire de l'héroïne grade 3 destinée principalement au marché local thaï. Ce fut le point de départ d'une situation nouvelle qui allait devenir un problème majeur de santé publique : l'accroissement considérable de la consommation d'héroïne grade 3, puis d'héroïne grade 4, à Bangkok et dans les villes, parmi une population en majorité composée d'employés, de cadres moyens et d'étudiants.

Ce n'est que dans les années soixante-dix que le trafic de l'héroïne prit le pas sur celui de l'opium. Des nouvelles raffineries s'implantèrent dans le Triangle d'or, toujours sous le contrôle de chimistes venus de Hong Kong. Ils introduisirent les techniques complexes de la production d'héroïne grade 4 avec comme conséquence une plus grande ouverture de la production vers la demande internationale. Si l'opium et la morphine-base produits en Thaïlande sont toujours exportés, principalement sur Hong Kong pour y être transformés en héroïne, ils sont aussi, de plus en plus, transformés sur place.

Cette mutation a été accélérée par ce qu'on a appelé « l'épidémie d'héroïne » parmi les troupes américaines. La Thaïlande jouait alors le rôle de base arrière pour les troupes engagées au Vietnam. On assista non seulement à un essor sans précédent de la prostitution, aujourd'hui reconvertie dans l'industrie touristique, mais au développement de la consommation et du trafic de stupéfiants.

Le développement de la consommation d'héroïne comme substitut de l'opium, conforté après 1975 par le *boom* de l'industrie touristique, est directement lié à l'expansion urbaine, à l'émergence du secteur informel, de la délinquance et de la marginalité sociale. En dix ans, la consommation d'héroïne, non seulement à Bangkok et Pattaya mais dans les villes moyennes de Thaïlande, a été multipliée par deux ou trois. Ce transfert s'opère d'autant plus facilement que le développement des communications et des médias entraîne une accélération de l'adoption des modèles culturels « occidentaux », un véritable transfert des codes symboliques et un abandon concomitant des valeurs de référence consensuelles, communautaires et identitaires. C'est vrai en particulier parmi les classes moyennes urbanisées, malgré l'importance d'une idéologie conservatrice aux accents volontiers traditionalistes et l'adhésion religieuse au bouddhisme. Parallèlement, on observe aussi un fort accroissement de la consommation d'amphétamines et de cannabis, sans qu'il y ait concurrence ou effet de substitution. La consommation d'amphétamines touche d'abord et en priorité le monde du travail et plus particulièrement celui des transports. Quant au cannabis, produit par des paysans thaï eux-mêmes, il ne semble pas associé à une population particulière si ce n'est que les consommateurs sont plutôt jeunes. L'héroïne touche tout autant les classes moyennes aisées, les étudiants et les intellectuels, « l'élite » que les marginaux socialement mal intégrés, les prostituées, les délinquants ou les sans-emploi.

À l'égal des pays développés, des États-Unis ou de l'Europe occidentale, la toxicomanie et son coût social deviennent le problème majeur de la Thaïlande en matière de drogues. Selon Prachuab Suntarankul, secrétaire du Thailand Ministry of Security, il y aurait 600 000 toxicomanes dépendants en Thaïlande, soit plus de 1 % de la population.

Il y a encore quelques années, parmi les montagnards, les toxicomanes étaient cantonnés à la classe d'âge des plus de 35 ans, cette toxicomanie étant le plus souvent due à un usage médicinal répété de l'opium. Vu la facilité de se procurer l'opium et son faible coût, s'agissant d'une population relativement âgée, cette toxicomanie avait peu d'influence sur la capacité productive des groupes domestiques. Par ailleurs, ces toxicomanes restaient, dans l'ensemble, bien intégrés à leurs communautés. Le tableau est aujourd'hui sensiblement différent. On observe une augmentation de la toxicomanie dans la classe d'âge des 15-25 ans avec l'abandon de l'opium au profit de l'héroïne. Dans les enquêtes réalisées dans les hôpitaux ou les centres de traitement spécialisés²⁶, les difficultés économiques et des conditions de vie dégradées sont de plus en plus fréquemment invoquées comme raisons principales de recours à la drogue. L'augmentation de cette toxicomanie est, dans le contexte montagnard, directement liée à un

26 Vichai Poshyachinda [1978 et 1982] et les enquêtes du Drug Dependence Research Center, Institute of Health Research Chulalongkorn University.

développement anarchique, à l'accroissement de la pauvreté et à la désintégration sociale, en particulier dans des villages de regroupement où se côtoient plusieurs ethnies ou dans les zones périurbaines d'immigration.

« It can be stated with confidence that there is a close relationship between poverty and addiction. Addiction to opium can be viewed as part of a attempt to adapt to intolerable conditions. » [Sanit Wongprasert, 1986.]

L'usage pharmacologique de l'opium (antalgique, affections pulmonaires et de l'appareil digestif) par les montagnards, l'une des raisons majeures – si ce n'est la seule – du développement de la toxicomanie parmi ces populations, n'est plus qu'une cause parmi d'autres, même si elle reste importante. La toxicomanie chez les jeunes (18-25 ans) voire les très jeunes (12-18 ans), due à des usages récréatifs, utilisation comme stimulant ou par convivialité, à l'instar du tabac et de l'alcool, ou palliatifs pour faire face à des situations sociales marginales ou difficiles, s'est considérablement développée dans les deux dernières décennies, tout particulièrement chez des populations non productrices comme les Karen. Jusqu'à récemment, les recensements des toxicomanes en milieu montagnard faisaient apparaître un pic dans la population des hommes de plus de 40 ans. Aujourd'hui, on voit apparaître un autre pic dans la population des 15-25 ans. Un fumeur toxicomane consomme environ 1,34 kilo/an d'opium brut. Les montagnards sont conscients du risque toxicomaniaque lié à l'usage médicinal de l'opium, particulièrement les groupes qui le produisent. Ils sont moins conscients des risques dus à la dégradation de leurs conditions de vie.

La plus forte sanction du groupe contre la toxicomanie vient des femmes, en particulier des jeunes femmes vis-à-vis des hommes jeunes. Un homme connu pour fumer de l'opium aura beaucoup de mal à persuader une jeune fille de l'épouser – ainsi d'ailleurs qu'à réunir le « prix de la fiancée ». C'est aussi parmi les couples une cause de tensions matrimoniales et de divorce en raison d'une baisse corrélative considérable de la capacité de travail.

En tant que toxicomane, l'individu est tenu en suspicion par sa communauté, les parents comme les voisins. Dans le passé, quand les gens cultivaient encore l'opium, un toxicomane ne causait pas beaucoup de problèmes en demandant de l'argent à sa famille ou en volant les voisins, car il y avait assez d'opium récolté localement pour assurer les besoins de sa consommation annuelle et de la vente. Aujourd'hui, non seulement s'accroît la petite délinquance liée à l'impératif quotidien de se procurer l'opium nécessaire, mais, en raison d'une forte propagande gouvernementale, se développe parmi les montagnards une image sociale très négative des fumeurs d'opium, qui contribue à les marginaliser dans leur propre communauté.

Selon l'estimation du TRI, le pourcentage de toxicomanes parmi les montagnards en 1979-80 atteignait environ 10%. Dans le village Hmong de Pattana (province de Nan) étudié par Chupinit [1991], on décompte 79 toxicomanes sur une population de 1 491 personnes, soit 5,3% de la population totale du village, 71% sont des hommes, 29% des femmes, les âges allant de 23 à 85 ans. Ces toxicomanes doivent acheter leur opium à l'extérieur. Ils se procurent généralement de l'opium de contrebande, en provenance du Laos. L'une des raisons principales

invoquées pour expliquer cette toxicomanie est toujours la maladie²⁷. La plupart de ces toxicomanes ont déjà subi une, voire plusieurs, cures de désintoxication.

Sanit Wongprasert [1986] rapporte, pour le village Hmong de Doi Mod, 79 toxicomanes pour une population totale de 480 personnes, soit 16,5 % de la population, répartie en 50 hommes pour 29 femmes (63 % pour 37 %). Les hommes entre 20 et 39 ans représentent 30 % des toxicomanes, les femmes de la même classe d'âge 21 %.

Après l'abolition du monopole d'État, l'évolution des structures de contrôle du marché de la drogue s'est effectuée selon les lignes de force des réseaux de clientèle au travers desquels s'exerce traditionnellement et *de facto*, le pouvoir économique et politique. À partir des années soixante, profondément intégrés dans le tissu des relations sociales, dans les institutions et les structures administratives, les « trafiquants », sous la tutelle de la classe politique, se sont substitués aux pouvoirs publics dans la gestion de cette économie. On est alors passé du contrôle de la production à la maîtrise locale des circuits de distribution. L'expansion du marché intérieur, le développement des communications, la création d'infrastructures modernes, l'organisation de zones de transit pour le transport international ont favorisé cette évolution rendue plus facile par le développement de la corruption parmi les élites politiques et la fonction publique.

L'organisation et le contrôle du trafic de l'opium reflètent également tout un ensemble de traditions politiques. L'organisation hiérarchique et pyramidale des rapports de clientèle qui, traditionnellement, façonnent les structures sociopolitiques en Thaïlande, induit une tendance à centraliser le trafic des stupéfiants et à l'inféoder à quelques groupes politiques dominants. Cette intégration dans un système de relations sociales élargies associe le commerce des stupéfiants à d'autres activités économiques parfaitement licites et contribue à lui donner une assise plus large, une sorte de caution légitime, sous couvert de l'exercice du pouvoir politique.

« As a result [in Thailand] a single political faction has usually been able to centralize and monopolize the Thailand's narcotics traffic. In contrast, the opium trade in Laos and Shan state reflects their feudal political traditions : each regional warlord controls the traffic of his territory. » [McKoy, 1972.]

Loin d'être encore l'un des principaux producteurs de matière première, la Thaïlande est avant tout une « route » pour le trafic international. Le trafic s'organise à travers les frontières à partir de la Birmanie et du Laos. À l'époque où Luo Xinghan contrôlait les caravanes muletières et avait la haute main sur le trafic, la ville frontière de Tachilek en Birmanie et son vis-à-vis en Thaïlande, Mae Sai, étaient les centres du trafic de l'opium, relayés ultérieurement par Mae Hong Son, Mae Sot et Chedi Samong auxquels viendront s'adjoindre Fang, Pae, Chiang Dao et surtout Baan Hin Taek, le centre stratégique de Khun Sa, le plus célèbre médiatiquement des *warlords* de l'opium, jusqu'à ce que l'armée thaï s'en empare le 21 janvier 1982. C'est aujourd'hui Bangkok qui, semble-t-il, a pris le relais. En

27 Réponse en partie stéréotypée. « Thus I believe a good case can be made out not for physical illness as the main reason for smoking but that opium is used more as a psychological release from chronic social and economic problems the addicts cannot solve and therefore escape. » [Chupinit, 1991.]

raison de nouvelles ramifications, d'une plus grande complexité, l'identification des nouvelles modalités du trafic et celle des centres de décision est rendue plus difficile et plus aléatoire. Si on s'en tient aux évaluations de la production et aux extrapolations faites à partir des saisies de stupéfiants, on ne peut plus, semble-t-il, établir un rapport direct entre la production décroissante d'opium et les quantités croissantes de produits dérivés qui transitent par la Thaïlande, partie pour l'exportation, partie pour un marché local en expansion.

Un autre effet de la perversion du marché « traditionnel » de l'opium peut sembler paradoxal. L'héroïne, voire l'opium, sont aujourd'hui importés de la ville vers les villages. C'est dire combien la production et les circuits de distribution se sont réorganisés pour un marché essentiellement urbain et d'exportation.

En matière d'import-export, Hong Kong reste – pour la plupart des observateurs – la plaque tournante du trafic international de l'héroïne, même si le Vietnam joue, semble-t-il, un rôle de plus en plus important. Le changement à venir du statut politique de la colonie et la mise sous contrôle mafieux des circuits d'émigration légale ou clandestine pourraient accélérer le redéploiement des « anciennes triades » et leur délocalisation. L'internationalisation croissante des activités, l'évolution des marchés et de la demande internationale, ainsi que la fragmentation des gangs dans un environnement géopolitique en profonde transformation, pourrait entraîner, en réaction, un « réaménagement » du trafic des stupéfiants en Thaïlande sous une domination plus internationale, donnant toujours davantage d'importance au contrôle des circuits de distribution et à la diversification qu'à la production de l'opium et à sa transformation.

D'un point de vue plus pragmatique, l'économie de l'opium en Thaïlande et le commerce de l'héroïne sont toujours dépendants pour l'essentiel de deux facteurs primordiaux :

- L'existence d'un marché local en expansion et d'une forte demande d'opiacés de la part d'une population de toxicomanes qui ne diminue pas et aurait même tendance à s'accroître. C'est un marché qui jouit d'une bonne flexibilité et d'une grande capacité d'adaptation.
- Des conditions géopolitiques qui, alliées à une corruption endémique, contribuent au maintien, si ce n'est au développement, de la culture du pavot, particulièrement en Birmanie et au Laos²⁸. La Thaïlande, comme le Sud de la Chine à un moindre degré, reste la « voie naturelle » pour l'exportation de la production de ces pays.

Pour beaucoup de responsables politiques, l'éradication de la culture de l'opium n'est plus qu'un objectif secondaire comparé à la nécessité croissante de réduire la toxicomanie, mieux contrôler et réprimer le trafic qui transite par la Thaïlande, combattre la corruption, d'autant qu'une politique par trop radicale dans ce domaine peut générer des effets pervers :

« Une approche univoque, mettant seulement l'accent sur l'éradication de la culture du pavot, peut induire des effets pervers comme on a souvent pu l'observer dans l'histoire du

28 La production de la Birmanie a été évaluée récemment, par les États-Unis, à 2 560 tonnes pour 1996 [*Le Monde*, 3 janvier 1997].

contrôle des stupéfiants. L'un d'eux serait de convertir la Thaïlande en un pays importateur d'opium. Un autre effet possible serait d'ouvrir la voie, dans les villages montagnards, à une toxicomanie liée à l'héroïne. » [Gammelgaard, 1985.]

Tels sont les nouveaux enjeux, les priorités stratégiques dans le contexte actuel, même si on continue à promouvoir ouvertement comme problème prioritaire l'éradication totale de la culture du pavot, un objectif qui s'avère être aussi, d'un autre point de vue, le support perverti de toute une « économie du développement ». C'est là un tout autre aspect du problème mais aussi un autre enjeu.

BIBLIOGRAPHIE

- BELANGER F. W. [1989], *Drugs, the US, and Khun Sa*, Bangkok, Duang Kamol, 146 p.
- BO Yang [1987], *Golden Triangle. Frontier and Wilderness*, Hongkong, Joint Publishing Co., 204 p.
- BOYES J., PIRABAN S. [1991], *Opium Fields*, Bangkok, Silkworm Books, 134 p.
- CHANTABOON Sutthi [1991], « Highland Agriculture : from Better to Worse », in J. McKinnon, B. Vienne (éd.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus : 107-142.
- CHARUSATHIRA Prapas [1966], *Thailand's Hill Tribes*, Bangkok, Department of Public Welfare, 21 p.
- CHUPINIT Kesmanee [1989], « The Poisoning Effect of a Lovers Triangle : Highlanders, Opium and Extension Crops, a Policy Overdue for Review », in J. McKinnon, B. Vienne (éd.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus : 61-102.
- CHUPINIT Kesmanee [1991], *Highlanders, Intervention and Adaptation : a Case Study of a Mong N'jua Village of Pattana*, MA thesis, Victoria University of Wellington, 350 p.
- COOPER R. [1979], « The Tribal Minorities of Northern Thailand : Problems and Prospects », *Southeast Asian Affairs*, Heineman, ISEAS, VI : 323-332.
- COOPER R. [1984], *Resource Scarcity and the Hmong Response. Patterns of Settlement and Economy in Transition*, Singapore, Singapore University Press, 314 p.
- DESSAINT W. Y., DESSAINT A. Y. [1982], « Economic Systems and Ethnic Relations in Northern Thailand », contribution to *Southeast Asian Ethnography*, 1 (1) : 72-85.
- DOUGLAS M. [1968], *Report to the Tribal Research Center*, Chiangmai, multigr.
- DEPARTMENT OF PUBLIC WELFARE [1966], *Report on the Socio-Economic Survey of Hill Tribes in Northern Thailand*, Bangkok, DPW.
- DEPARTMENT OF PUBLIC WELFARE [1983], *A Directory of Development Activities in the Opium Poppy Cultivation Area of Northern Thailand*, Bangkok, DPW, multigr.
- FIENGOLD D. A. [1981], *Opium Production, Trade and Use in Highland Southeast Asia*, Philadelphia, PISHI.
- GAMMELGAARD J. [1985], « Keynote Adress », *Workshop on the Treatment of Hill Tribe Opium Addicts*, Chiang Mai, 3-5 July 1985.
- GEDDES W. R. [1976], *Migrants of the Mountains. The Cultural Ecology of the Blue Miao (Hmong N'jua) of Thailand*, Oxford, Clarendon Press, 274 p.
- INGRAM J. C. [1971], *Economic Change in Thailand 1850-1970*, London, Oxford University Press.
- KUNSTADTER P. E., CHAPMAN E. C., SANGA Sabhasri (éd.) [1978], *Farmers in the Forest : Economic Development and Marginal Agriculture in Northern Thailand*, Honolulu, University Press of Hawaii, 402 p.
- KUNSTADTER P. E. (éd.) [1967], *Southeast Asian Tribes, Minorities and Nations*, Princeton, Princeton University Press, 2 vol., 902 p.
- MCKINNON J., WANAT Bhruksasri (éd.) [1983], *Highlanders of Thailand*, Kuala Lumpur, Oxford University Press, 358 p.
- MCKINNON J., VIENNE B. (éd.) [1989], *Hill Tribes Today. Problems in Change*, White Lotus, Bangkok, 507 p.
- MCKOY A. W. [1972], *The Politics of Heroin in Southeast Asia*. New York, Harper & Row, 472 p.

- PHILLIPS J. F., GEDDES W. R., MERRILL R. J. [1967], *Report of the United Nations Survey Team on the Economic and Social Needs of the Opium-Producing Areas in Thailand*, Bangkok, multigr.
- SALZER W. [1993], *Eco-Economic Assessment of Agricultural Extension Recommendations for Shifting Cultivators in Northern Thailand*, Ph.D., Universität Hohenheim, Tübingen, 231 p.
- SANIT Wongprasert [1986], *Opium, Administrative Intervention and the Highlanders : a Case Study of Chiang Mai*, Chiang Mai, Tribal Research Institute, 190 p., multigr.
- SANIT Wongprasert [1989], « Opiate of the People? A Case Study of Lahu Opium Addicts », in J. McKinnon, B. Vienne (éd.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus : 173-190.
- SKINNER G. W. [1957], *Chinese Society in Thailand : an Analytical History*, New York, Ithaca Cornell University Press.
- SOCIAL RESEARCH INSTITUTE [1988], *An Agro-socio-economic Evaluation of Opium Replacement Crops for the Highlands*, Chiang Mai, Chiang Mai University, main report, 190 p.
- SUWAN Ruengyote [1969], « The Hill Tribe Program of the Thai Government », in P. Hinton (éd.), *Tribesmen and Peasants in Northern Thailand*, Chiang Mai, Tribal Research Center : 12-14.
- TAPP N. [1989], *Sovereignty and Rebellion. The White Hmong of Northern Thailand*, Singapore, Oxford University Press, 238 p.
- TAPP N. [1986], *The Hmong of Thailand. Opium People of the Golden Triangle*. London, Anti-Slavery Society, 71 p.
- UNFDAC [1987], *Second Masterplan for Highland Development and Drug Abuse Control*, Bangkok, 119 p., multigr.
- VICHAI Poshyachinda [1978], *An Interpretative Epidemiology of Drug Dependence in Thailand*. Institute of Health Research, technical report.
- VICHAI Poshyachinda [1982], *Heroin in Thailand*, Institute of Health Research, technical report.
- VIENNE B. [1989], « Facing Development in the Highlands : a Challenge for Thai Society », in J. McKinnon, B. Vienne (éd.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus : 33-60.
- VIENNE B. [1991], « Identité culturelle et maîtrise de l'espace », in *Actes du séminaire franco-thai d'anthropologie culturelle*, Bangkok, Mahidol University (en thaï).
- VIENNE B. [à paraître], *À la manière Akha. Une minorité des hautes terres du Nord de la Thaïlande*, Bangkok, White Lotus.
- WANAT Bhukasri [1989], « Government Policy : Highland Ethnic Minorities », in J. McKinnon, B. Vienne (éd.), *Hill Tribes Today. Problems in Change*, Bangkok, White Lotus : 5-32.
- WALKER A. R. [1985], « Opium, its Cultivation and Use in a Lahu Nyi Village Community in North Thailand », *Contribution in South East Asia Ethnography*, 4 : 112-151.
- WYATT D. K. [1984], *Thailand : a Short History*, London, Yale University Press, 351 p.